

On est heureux d'apprendre que rien n'est venu troubler l'amitié et l'admiration réciproques d'André Gide et de Paul Claudel. Ces sentiments et cette fidélité les honorent également l'un et l'autre. On sait d'ailleurs que Claudel est aussi libéral dans la conduite de sa vie qu'absolu dans sa doctrine. Mais on pouvait s'y tromper en lisant le catalogue de la vente, établi par Edouard Champion, en tête duquel André Gide déclare : « ...J'ai pris le parti de me séparer de livres acquis en un temps où j'étais moins sage, que je ne conservais que par faste ; d'autres enfin qui me sont demeurés chers entre tous aussi longtemps qu'ils n'éveillaient en moi que des souvenirs d'amitié. » Pour les morts, Mallarmé, Moréas, Barrès, Heredia ou autres, comme ils n'avaient pu dans leur tombe se brouiller avec Gide, on entendait bien qu'ils succombaient à la réforme somptuaire. Pour les vivants, on devait naturellement croire à la brouille, et en voyant Gide vendre ses propres ouvrages, on a conclu qu'il était brouillé avec lui-même. Il ne s'explique pas sur ce dernier point, mais il excepte Claudel, d'Annunzio et Romain Rolland de ses proscriptions. Il ne fait pas grâce à Francis Jammes, mais admet en sa faveur une nuance : il relira dans une édition ordinaire *Almaïde d'Etremont*, car « aucun ressentiment ne saurait incliner ses goûts ». Il a fait jadis le plus ardent éloge d'*Almaïde*, dans *Prétextes*. Il ne s'en dédit pas. Au surplus, nous ne l'avons pas précisément blâmé ; nous comprenons qu'un écrivain sensible, qui n'a pas les obligations d'un critique de carrière, choisisse ses lectures et ne reçoive dans sa bibliothèque que de vrais amis de son cœur et de son esprit. Le bon Flaubert, grand intellectuel cependant, interdit *ab irato* à Mendès de lui envoyer sa revue *la République des lettres*, qui avait éreinté Renan. Il y aurait aujourd'hui du froid entre l'auteur de la *Tentation* et M. Henri de Régnier, qui a récemment traité Renan d'« assez bon écrivain » ! De vives passions littéraires, poussées jusqu'au déni de justice et à la rupture des relations personnelles, sont peut-être indispensables aux poètes et aux romanciers, pour l'originalité de leur œuvre. La vente d'André Gide apparaît comme pleine de promesses, et nous vaudra sans doute un nouveau *Retour de l'Enfant prodigue*, ou un autre *Traité du Narcisse*. Car son renoncement n'ira pas à cesser d'écrire : ce serait un désastre : un tel écrivain doit compte au public du talent qui lui a été confié, comme dit à peu près l'Évangile.

Sur la question bibliophilique, nous ne sommes de l'avis d'André Gide qu'avec une réserve. Nous avons souvent raillé les bibliophiles qui ne lisent pas ; nous avons dénoncé parfois un peu rudement ceux qui spéculent comme les vendeurs du temple, mais ce que nous leur reprochons, c'est de provoquer une hausse qui met les beaux livres hors de prix pour les lettrés qui les liraient et qui souvent en ont besoin pour leurs travaux. L'essentiel est de lire, c'est entendu. Une édition quelconque y suffit. On a plaisir à savoir que Gide ne renie pas Flaubert, ni Mallarmé. Mais telle faute commise par de récents typographes dans *Madame Bovary* ne se trouve pas dans l'édition de 1857, corrigée par Flaubert lui-même. Pour les maîtres plus anciens, les éditions de l'époque, surtout celles du seizième siècle, sont tellement plus jolies à l'œil que les meilleures d'aujourd'hui ! Et comme elles parlent à l'imagination !

Nous ne pardonnerons pas aux bibliophiles d'avoir aboli l'heureux temps où l'on en trouvait pour quelques sous dans les boîtes des quais. — P. S.